

“ La chute d'un système, ça libère la création! ”

« Des caricatures zéro censure. »

NADIA KHIARI, 39 ANS

Nadia, alias Willis from Tunis, peintre et prof aux Beaux-Arts, s'est mise à commenter les événements un soir de couvre-feu par le biais de son personnage de « katous » – chat en arabe – insolent. « J'ai posté mon premier dessin sur Facebook le 13 janvier, la veille du départ de Ben Ali. Au début, je voulais juste partager mes dessins avec mes amis et ma famille, et puis, ça a fait boule de neige, j'ai eu 900 fans en une semaine. » Résultat : Nadia a commencé à poster un dessin par jour et son chat est devenu une star du Net. Depuis, elle a sorti à compte d'auteur un recueil de ses *Chroniques de la révolution* – épuisé –, dont elle prépare déjà un deuxième tome et a été repérée par *Siné Mensuel*. Elle participe aussi au collectif Bande de BD, qui vient de publier *Koumik*, premier album de dessins satiriques de Tunisie. Et vient de lancer, avec une dizaine de blogueurs et d'illustrateurs, le site Yakayaka.org, dans la veine corrosive d'un *Charlie Hebdo*. « Avant, je dessinais, raconte Nadia, mais je n'avais jamais abordé la politique. Il y avait beaucoup d'humoristes qui allaient en prison. On pouvait se prendre trois mois de taule pour une blague dans une soirée. Après les élections, on a eu une immense gueule de bois mais la différence aujourd'hui, c'est qu'on peut être dans l'opposition. Et on ne va pas s'arrêter là! »



« Avec des potes, on a tagué les maisons du pouvoir. »

SK-ONE, 27 ANS

Hafedh Khediri, alias SK-One, a commencé le graffiti il y a neuf ans, dans les cités et sur les terrains vagues. C'est aujourd'hui l'un des graffeurs les plus en vue de la scène street art tunisoise, en plein boom depuis la chute d'un régime qui se méfiait de ce qui était écrit sur les murs. « C'est devenu à la mode, explique-t-il. On me passe des commandes pour des showrooms, des fringues et même des frigos! » En mars dernier, il a participé au collectif ZIT (Zombie Intervention Tunisie), composé de graffeurs et d'illustrateurs qui ont recouvert les murs des maisons Trabelsi [le clan mafieux de la famille de Leïla Trabelsi, la femme de Ben Ali, NDLR] de graffs et d'inscriptions défouloirs à base de « Imed, fais tourner ton yacht, bâtard ». « On y est allés à plusieurs, avec nos pots de peinture et de la musique. C'était à la fois un moment de plaisir et de revanche », se souvient SK-One, en espérant que tout ça va être conservé, voire transformé en galerie!



« Il faut agiter la rue. »

MOUFIDA FEDHILA, 34 ANS

Jeune artiste franco-tunisienne, Moufida expose partout dans le monde. « Depuis la révolution, j'ai davantage envie de travailler ici. Avant, c'était impossible. Je ne pouvais pas aller jusqu'au bout. Mais, ce n'est pas gagné. Après tant d'années de dictature, les réflexes sont encore là. La Tunisie apprend à marcher mais elle est encore minée par la censure. » Pour preuve, en mai dernier, elle a réalisé une performance dans la rue en descendant l'avenue Bourguiba habillée en Superman et munie d'une pancarte « Super-Tunisian », en écho aux super-pouvoirs que s'attribuent les politiques. « Ça a mal fini, un groupe d'hommes m'a bousculée et a déchiré ma pancarte. Il faut continuer à bousculer les choses, faire sortir l'art dans la rue. »



« Fini la Tunisie de carte postale! »

WASSIM GHOZLANI, 25 ANS

Figure montante de la photographie tunisienne, Wassim est surbooké depuis janvier. « J'ai eu trois expos en trois ans. Cette année, j'en suis à ma vingtième. Avant, pour émerger, il fallait être proche du régime et véhiculer le bon message : une Tunisie de carte postale, peuplée de gens souriants et clean. Même photographier une benne à ordures, c'était compliqué! Aujourd'hui, ça a changé, mais je ne sais pas si je pourrais travailler librement sur les homosexuels ou les maisons closes à Tunis. » Ses projets en 2012 : la création d'une maison tunisienne de la photo, un livre qui retrace son vécu de la révolution et déjà deux expos à Paris, à l'Institut du monde arabe et à la galerie Sponte (Sponte.fr) jusqu'au 31 janvier.



« A nos soirées, tout le monde se lâche! »

HAYTHEM ACHOUR, 28 ANS

Haythem, alias Ogra, producteur de musique électro et DJ, organise depuis un an et demi les soirées Waveform. Rien à voir avec ce qui existait jusque-là dans les clubs chic de la capitale, à base de frime, de fric et de house labellisée MTV. Ici, les filles boivent de la Celtia – la bière locale – à la bouteille, les mecs rentrent en baskets et tout le monde se lâche à l'occasion des soirées décalées Mix for Politics, New Age ou la récente Disco Hallal, organisée en réaction aux élections. « C'est maintenant qu'il faut qu'on bouge, explique ce fan d'électro. Avant, la Tunisie, c'était *Metropolis*. Le système abrutissait les gens. Il fallait qu'on écoute tous la même musique, qu'on regarde la même chose à la télé. Là, c'est comme après la chute du mur de Berlin ou de Franco, ça libère la création. » Sa prochaine étape : ouvrir un centre de musique. ■

